



*Un Nom pour un
Kobold*

Un Conte de la chambre des Fables

Mike Longmeadow

Un Nom pour un Kobold

Un conte de la Chambre des Fables

Éditions Karmic

Un nom pour un Kobold © 2023 Mike Longmeadow
Traduction © 2023 de Antoine L'Envers

Un nom pour un Kobold © 2023 par Mike Longmeadow. Traduit de l'anglais par Antoine L'Envers. Tous droits réservés. Ceci est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, vraies personnes, ou vrais endroits sont utilisés de façon fictive. Tous les noms, personnages, endroits, et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance à des événements ou personnes, ou endroits véritables sont de pures coïncidences. Cette nouvelle est protégée par les lois et traités internationaux et fédéraux du droit d'auteur.

Toute reproduction ou utilisation non autorisée de ce matériel est prohibé. Aucun extrait de cette histoire, que ce soit par voie électronique, photocopie, enregistrement, ou tout autre méthode de Storage, ne peut être utilisée ou diffusée sans la permission écrite de l'auteur.

Publié par les Éditions Karmic
Edité par Karine Turcotte
Page couverture par Canva

ISBN: À venir

Je sais que je ne suis qu'un simple Kobold, mais de me voir attribuer un nom serait l'aboutissement d'un rêve. Je porterais le nom qu'on me donnerait avec fierté pour qu'il devienne synonyme avec honneur.

Un nom pour un Kobloïd: Un conte de la Chambre des Fables

Ce conte est un des premiers à sortir des coffins de la chambre des fables.

D'autres sont à venir, soyez prêts

Dédicaces

À mon chat, qui a supervisé tout le processus avec zèle.

Mon épouse, qui ne juge jamais le processus chaotique de l'écriture.

À mon fils et sa famille, qui sont de véritables inspirations et me remplissent de fierté à chaque levé de soleil.

Remerciements

Mon traducteur Antoine, qui a su conserver le sens et le style de l'histoire sans oublier d'être fidèle à la langue.

Mon éditrice Karine, qui a aidé l'histoire à s'élever à un autre niveau avec ses commentaires et suggestions.

De Mike Longmeadow avec Author Academy Elite
(en Anglais)

Cosmic Consciousness



Bienvenue à la fable dont je ne me lasse jamais de conter. C'en est une qui raconte comment je fus honoré d'un nom. Ne vous inquiétez pas, je ne gâcherais pas votre plaisir de découvrir comment c'est arrivé par une explication trop courte, je vous invite à lire la suite pour savoir comment tout cela a pu se produire.

Commençons par reculer dans le temps pour que je vous conte ce qui s'est produit une journée en particulier, durant mon passage dans le domaine des humains. J'étais assis à la bordure du champ que j'étais venu à considérer comme étant mon chez-moi. Comme tous les matins, j'admirais les premiers rayons du soleil qui s'étiraient au-delà de l'horizon pour venir toucher la cime des arbres et débiter une nouvelle journée. Parmi les choses qui m'ont procuré du plaisir durant mon existence anonyme, celle-ci était assurément en haut de la liste. La façon dont les rayons du soleil brûlaient la brume matinale en créant des minces volutes de condensation qui s'évaporent et s'envolent pour attendre la prochaine nuit faisait battre mon cœur plus fort avec chaque journée qui passait. Le simple fait que j'avais le privilège d'être témoin de l'arrivée d'un photon de lumière qui a voyagé pendant des millions de kilomètres m'emplit d'une joie indescriptible. Je me souviendrai toujours de ces moments, qui consistaient à rester là et regarder le soleil monter dans le ciel pour ensuite couvrir le sol de sa chaleur, chassant les créatures nocturnes vers leurs abris pendant que les amis diurnes s'éveillaient pour commencer une nouvelle journée.

Mon regard demeurait fixé à l'horizon quand un corbeau apparut dans mon champ de vision, croassant énergiquement. Je le regardai tourner autour de la ferme, et l'inquiétude s'empara de mon cœur. Ils ne venaient que quand il y avait soit de la mort soit de la décomposition, ou les deux, ce qui voulait dire que quelque chose était arrivé, et ça n'aurait rien de bon. Le corbeau fit quelques

tours, puis s'éloigna en silence. Je marquai l'endroit où il avait tourné dans ma mémoire et me promis d'aller voir plus tard. Je voulus revenir à observer l'arrivée du matin, mais la magie était passée. La poussée d'énergie qui accompagne les premiers rayons du soleil s'étaient dissipée et le matin était devenu le jour.

Commencer mes journées de cette façon me remplissait de joie, et lors de cette journée, motivé par un sentiment de bonheur mélangé avec une pincée de gratitude, je me levai, m'étirai, et me rendit à la porte arrière de la maison familiale, où les humains me laissaient quotidiennement un bol de lait. Une nouvelle journée était commencée, et j'étais satisfait de la vie que je menais. Les humains que je servais étaient généreux—dans les faits, il y en avait un seul qui l'était—et les tâches qui m'étaient destinées étaient simples, parfait pour un Kobold comme moi. Les Fairchild produisaient le foin pour nourrir les bêtes des fermiers locaux. Mes seules tâches consistaient à passer le balai dans la grange et ramasser les outils oubliés par terre par les employés humains. À la fin, tout le crédit revenait à Clarence—l'humain généreux—mais ça m'était égal, il avait bon cœur et méritait les louanges qu'il recevait pour mon travail.

Ce que j'appréciais le plus de ma vie dans le monde humain à cette époque était la simplicité, le manque d'événements importants, c'était parfait. Si on devait insister pour me forcer à révéler ce que je n'aimais pas de cet endroit, je parlerais de la clôture située au bout du champ le plus éloigné. Elle touchait à un terrain que je ne pouvais voir, qui était masqué par un voile blanc et opaque. Considérant que tout indiquait que c'était un sort, que je soupçonnais mis en place par le réseau mycérial, je m'étais toujours demandé s'il y avait un autre Kobold qui y habitait. Pendant un certain temps, si j'avais une minute à moi, j'essayais de voir si je pouvais transpercer le voile qui obstruait ma vue, mais sans succès. J'en suis venu à la conclusion qu'un sortilège quelconque m'empêchait de voir plus loin que mon nez si je m'en approchais. J'ai passé un certain temps à chercher une solution pour contourner le problème, mais en tant que Kobold, contre qui ce sortilège a visiblement été créé, je n'y pouvais rien, et décidai ultimement de l'ignorer.

La nouvelle journée était bien entamée, le soleil était monté et devenu pleinement visible au-dessus de l'horizon, une gigantesque boule jaune remplie de chaleur et d'énergie vitale. J'ai souvent voulu montrer à mon humain la sensation indescriptible que l'on peut ressentir de voir les photons entrer dans l'atmosphère un par un, comment ils se fondent ensemble pour former le mur de lumière que nous voyons du sol. J'aimerais tellement qu'il voit ce que je vois, mais à la fin, il n'est qu'un humain—son esprit serait incapable de comprendre ce qu'il voyait et exploserait.

En guise de célébration de cette nouvelle journée, je grimpai au loft dans la grange et m'installai entre deux balles de foin pour consommer mon lait. En tant que Kobold, je comprenais l'énergie quantique. Je pouvais consommer mon lait de plusieurs façons différentes. Mais ma méthode préférée était d'absorber l'essence du lait en trempant le bout de mon doigt pour laisser l'énergie primale pénétrer en moi un tout petit peu à la fois. Sentir l'essence du lait monter du bout de mon doigt, à travers ma main, tout le long de mon bras, pour ensuite s'étendre au reste de mon corps faisait monter les larmes à mes yeux à chaque fois et remplissait mon âme de joie intense. Une fois le lait absorbé, je prenais généralement une petite sieste. Mais lorsque mon humain ajoutait une portion de beurre ou un biscuit au menu, ça devenait insoutenable. Je ne pouvais jamais refuser et je le dévorais entièrement, ce qui voulait dire que la journée suivante devenait un congé obligatoire pour digérer le tout. Avant que je n'aille plus loin, je ne veux rien entendre de vos plaintes sur ma supposée paresse dans ce cas. Souvenez-vous que si je prends une journée de congé, je redouble d'ardeur la suivante. Clarence, mon humain, le sait très bien et me laisse tranquille. Alors, je demande la même indulgence de votre part.

Et maintenant, je me suis égaré du fil de l'histoire que je voulais vous raconter et je me suis retrouvé complètement hors contexte; je vous demande pardon d'avoir pris du temps précieux de votre vie.

Laissez-moi me rattraper en partageant avec vous la série d'événements qui s'est déroulée pour que je devienne serviteur pour la reine des ombres. Ce fût plutôt intense et je crois que ça vaut

la peine pour vous de rester.

Ici, prenons quelques pas de recul de plus. J'étais tellement excité de partager mon histoire avec vous que j'ai oublié de vous dire comment Clarence et moi nous sommes connus. Retournons donc au moment où je me suis retrouvé involontairement pris dans le monde humain. Je me souviens de chaque détail comme si c'était hier. J'étais arrivé lorsqu'une parcelle de champignons a ouvert un passage juste à côté de moi, me montrant des images volatiles d'un vaste champ luxuriant, rempli de brins de blé bien dodus et de gazon sauvage débordant de vie. Ma bouche salivait à la vue de ce champ; je m'imaginai instantanément étendu au milieu, roulant dans l'herbe en grignotant un brin de blé quand j'avais faim. Je me pris à rêver d'une vie sans ressentir la faim, une détresse de plus en plus commune dans mon chez moi d'origine. L'ouverture continuait de produire des images d'un monde qui devenait irrésistiblement invitant. Une douce mélodie, à la fois mélancolique et grotesque, m'enveloppa pendant que les champignons élargissaient graduellement le passage avec un nuage de spores, que je sentais tous pointés vers moi, visiblement en attente de ma réaction. En dirigeant toute mon attention sur le phénomène, l'image projetée devint plus claire; le champ n'était pas seulement plein de vie, il était entouré de forêt luxuriante, ce qui emplissait mon cœur de bonheur. Je ne pouvais pas résister. L'ouverture m'appelait, m'incitait à traverser, ce que je fis—malheureusement. J'ai placé mon pied dans l'ouverture et instantanément, je fus transporté de l'autre côté. Tout se referma aussitôt que je suis passé, me laissant coincé dans ce nouveau monde, où l'air est trop épais et la lumière trop forte. J'étais perdu, sans famille, et trop occupé à essayer d'amadouer mon corps devenu lourd et de comprendre comment vivre avec autant d'air dans mes poumons pour trouver ce que je devais faire ensuite. Mon idée initiale avait été d'aller voir s'il y avait une famille humaine qui accepterait ma présence en leur lieu, ce qui me donnerait la permission de me gaver dans leur magnifique champ. J'ai été

profondément déçu dès la première rencontre, qui fût aussi la dernière. Lorsque je me suis montré à eux, non seulement ils n'ont pas réagi à mon allure d'outre monde, ils m'ont fourni des vêtements neufs, un message sans équivoque que mes services n'étaient pas désirés. Quand on donne des vêtements neufs à un Kobold, on lui dit : « Voici du neuf pour ton voyage. »

J'ai quitté le cœur brisé et l'esprit confus pour aller vagabonder dans la forêt. Depuis, je fus témoin de tellement de levés de soleil que j'en ai perdu le compte. Mais tout cela était secondaire à ma mission principale, trouver un nouveau passage pour retrouver mon chez-moi. J'étais complètement perdu, le réseau mycéliel ne laisse jamais passer quelqu'un qui n'a pas une tâche spécifique ou une promesse à remplir. Je n'avais aucune idée pourquoi les champignons m'auraient ouvert un passage sans raison valable. Ils n'étaient pas connus pour être bienveillant, mais n'avaient pas non plus une réputation pour être ignobles. Les champignons sont neutres, ils sont la connexion entre tous les êtres présents sur la planète, vivants ou non. Ils ne vont ouvrir un passage que si la situation l'exige. Quels que soit nos désirs, la situation avait toujours préséance sur nos ambitions personnelles. Cela dit, s'il y avait une situation qui exigeait ma présence en ce monde, je ne l'avais pas encore trouvé.

S'en suivirent des jours, des semaines, ou des mois, je ne pouvais savoir—compter le temps du côté humain m'était pratiquement impossible—je décidai donc de rester où j'étais et attendre que les champignons m'ouvrent un nouveau passage que je retourne et qu'on oublie cette mésaventure. Il y avait sûrement eu une erreur, et j'espérais au plus profond de mon être que le réseau mycéliel s'en rendrait compte bientôt. Je m'installai dans un coin tranquille de la forêt pour attendre, en espérant retourner chez moi sans qu'il n'arrive rien de grave de ce côté.

Pour me garder occupé, je décidai d'apprendre à connaître la faune locale. Un écureuil taquin devint mon premier ami, et sans trop forcer, il m'a convaincu de me laisser le droit d'avoir un peu de plaisir pendant que j'étais ici en jouant des tours aux rares humains qui passaient par ici—en détachant les lacets de leurs bottes, en déversant les contenants qu'ils transportaient, choses que je

Mike Longmeadow avec Antoine L'Envers

trouvais amusantes, mais qui n'avait aucun impact réellement négatif. Mais c'était rare de voir des humains, et l'ennui que je ressentais de n'avoir aucune famille à servir pesait toujours plus lourd sur mon cœur. Si je fus invité à passer du côté humain, la seule raison valable serait que j'aie une famille humaine à servir, qui me nourrirait jusqu'à assouvir ma faim. Mais j'étais seul dans la forêt, à attendre qu'une ouverture se forme—n'importe où, n'importe quand, je n'avais pas de préférence, mais je me devais d'être prêt. C'est alors que tout a changé.

C'était une journée nuageuse et grise, créant la trame de fond parfaite pour faire vibrer les couleurs de la forêt. J'étais assis au pied de mon arbre favori à rêvasser. La journée était tranquille au point d'être banale et insignifiante, quand un bruit soudain et violent brisa ma quiétude. C'était un bruit sourd, un grondement qui faisait légèrement vibrer le sol, poussant mes copains de la forêt à se disperser, en panique, pour se cacher. Puis le grondement cessa, et après un court moment de silence, il fût remplacé par un cri strident qui n'augurait rien de bon et me glaça le sang. Les cris se multiplièrent, je crois que j'y reconnaissais des petits moteurs, comme ceux qui font tourner une chaîne très rapidement pour lui donner un pouvoir de destruction incommensurable. Ce ne fut pas long qu'il y avait plusieurs machines hurlantes à chaîne. Quelques instants plus tard, des braillements à me déchirer l'âme retentirent. C'étaient les arbres qui lâchaient leur dernier souffle, avant de s'effondrer au sol, inertes. D'entendre les arbres hurler leur mort et simultanément entendre leurs branches casser dans la chute me rendaient malade, et je dus me pencher pour vomir. Mes muscles se contractèrent, mon œsophage voulait expulser quelque chose, mais il n'y avait rien qui sortait. J'essayai de trouver le courage de m'approcher des sons destructeurs, mais les moteurs stridents déchiraient mes oreilles et cela me gelait sur place. Je ne pouvais que regarder pendant que mes amis arbres tombaient, un à un, à leur mort.

Le carnage meurtrier se poursuivit pendant des jours, et avant que le soleil n'atteigne un dixième passage dans le ciel, la partie de la forêt qui était la mienne avait été réduite à un champ rempli de mort et

de décomposition délimitée par une ligne d'arbres gisant sur le côté—résultat d'une attaque sauvage menée par des humains équipés d'outils monstrueux créés pour détruire. Je connaissais personnellement chaque feuille de chaque branche de chaque arbre, de même que leurs habitants. Maintenant, ils gisaient au sol, déjà en état de décomposition. Une maman écureuil était en panique, elle essayait désespérément de trouver un accès à son arbre pour libérer ses enfants, qui étaient coincés à l'intérieur puisque l'ouverture qu'ils utilisaient normalement faisait face au sol. Deux cardinaux, leur nid détruit à leurs pieds, pleuraient la mort de leurs enfants. Les pleurs qu'ils émettaient me déchiraient le cœur et remplissaient mon âme de haine. Mon esprit, mon âme, et mon corps furent submergés de rage. Je me rendis au campement où ceux qui étaient responsables pour cette tragédie dormaient. Des idées de vengeance se multipliaient dans ma tête. Pourtant, la rage que je ressentais était calme, froide. Je commençai par entrer dans le cabanon où ils gardaient leurs outils. D'un côté, il y avait cinq scies géantes au sol. Elles étaient faites de fer et dégageaient une odeur fétide qui réussit presque à me faire ressortir. Pendant que je ravalai la tentation de vomir de nouveau, je me couvris la bouche avec mon bras et ramassai une roche au sol avec l'autre main. Je frottai les bords tranchants des scies et des chaînes avec le caillou jusqu'à les rendre émoussés. Content d'avoir ruiné leur outil le plus puissant, mais ressentant ma haine inassouvie, je tournai mon attention vers le campement.

Il semblait très fragile. Il était construit avec des planches de bois inégales avec de grands trous où l'on devrait normalement voir une fenêtre, et tenu ensemble par des gros clous qui dépassaient de partout. Une lampe à l'huile brûlait sur le perron. Sa lumière vacillait sous l'impulsion de la légère brise, étirant sa lueur jusqu'au champ où les arbres étaient tombés. Le vide présent dans la noirceur couvrit mon cœur et c'est à ce moment que je décidai que le camp devait être détruit.

J'y suis entré sans problème, soulagé que les humains étaient ignorants et n'avaient pas placé de sortilège protecteur. Mon sang bouillait dans mes veines tandis que je me tenais debout au-dessus

Mike Longmeadow avec Antoine L'Envers

d'un humain qui dormait. Il était temps pour moi de passer à l'action. Je plaçai une main à plat devant moi et lançai un appel avec mes pensées. Venez : une tâche vous attend. Immédiatement, une légion de fourmis apparut dans une des fenêtres et entrâ d'un bloc dans le camp, suivant mon appel. Elles grimpèrent le long de ma jambe, jusqu'à la paume de ma main, et attendirent mes ordres. Je les plaçai délicatement sur un coussin juste au-dessus de la tête de l'humain et signifiai aux fourmis de rester silencieuse en plaçant mon doigt sur la bouche. Elles répondirent en demeurant parfaitement immobile, leur attention tournée vers moi, prêt à passer à l'action. Je retournai à l'extérieur. J'en appelle les Mares. Un bourdonnement se fit aussitôt entendre, emplissant l'air de vibrations. Le son arrivait de tous les côtés, avec une intensité qui s'amplifiait avec chaque instant. Bientôt, le campement était encerclé de guêpes et frelons—chacun transportant un Mare sur son dos.

Ici, je vais marquer une petite pause. Si vous ne connaissez pas les Mares, je peux vous expliquer en deux mots d'où ils proviennent. Ils sont les artisans des Couches-mares, ces rêves horribles que l'on fait en temps de sommeil, ceux qui nous font peur et nous marquent l'esprit. Ils se nourrissent de la peur qu'ils provoquent—ce sont des êtres à éviter à tout prix.

« Je suis affamé d'effroi. » Dit l'un des Mares, sa bouche laissant échapper d'épaisses trainées de bave.

C'était parfait. Je sentais les remous dans le vent pendant qu'ils virevoltaient autour du camp. Ils formèrent un cercle autour du camp, me faisant frissonner de bonheur en pensant aux horreurs qu'ils allaient bientôt infliger aux humains. Je pris un moment pour me vautrer dans le sentiment de satisfaction qui grandissait en moi, renforçant ainsi le sentiment que je faisais la bonne chose. Les Mares maintenaient les guêpes et les frelons en position, bien attelés sur leurs dos, en les nourrissant constamment de petites balles de pollen pour les maintenir énergisés.

Ma conscience fournit un dernier effort pour essayer de m'arrêter, m'envoyant des tourments de culpabilité par le biais de mon estomac. Mais en regardant l'espace vide où mouraient les arbres—c'était apparent, même à la noirceur de la nuit—cette image

ne fit que renforcer ma détermination. Je me rendis à une des fenêtres et passai la tête à l'intérieur pour donner le signal aux fourmis de passer à l'action avec un simple clin d'œil. Toutes regroupées tout près de leur but, elles partirent en bloc vers les trous de tête de l'humain—les yeux, le nez, la bouche et les oreilles—se creusant instantanément un chemin vers le cerveau de ce démon bipède pour se régaler. Au même moment, les guêpes et les frelons se groupèrent autour des sorties du campement pour bloquer le passage. Ils étaient maintenant des milliers, chacun étant impatient d'enfoncer son dard, qu'ils portaient dans la main, dans n'importe quel humain qui essaierait de passer.

Ma rage se transformait lentement en joie sans limite; je voyais ma vengeance prendre une forme physique, et c'était magnifique. La lampe à l'huile brillait toujours, sans doute parce que les humains ne comptent réellement que sur un sens, celui de la vue, ce qui veut dire qu'ils ne peuvent naviguer dans la noirceur. Je la fis tomber et tressailli de joie quand je vis le campement s'embraser en quelques secondes. Les flammes s'étendirent rapidement, dansant au travers de chaque petite ouverture pour se répandre plus aisément. Les montures des Mares évitaient les flammes avec dextérité, tout en demeurant de garde devant leur ouverture. Malgré les mouvements, ils n'offraient aucune ouverture à quiconque voudrait passer.

Un cri retentit de l'intérieur du camp. Il était étouffé, comme si les voies respiratoires d'un humain étaient bloquées, ou trop pleines. Cela me fit sourire et je remerciai mentalement les fourmis pour leur travail rapide pendant que les cris s'estompaient lentement, jusqu'à devenir des légers balbutiements de douleurs. Les autres humains présents dans le camp se réveillèrent en sursaut et essayèrent de s'échapper des flammes en se jetant par une des ouvertures, seulement pour tomber dans une armée de guêpes et de frelons qui les attendaient avec impatience. J'éclatai de rire pendant que je les regardais être tyrannisés par des milliers de piqûres tandis que les Mares demeuraient de glace, semblant ignorer ce qui se passait. Dans les faits, ils se nourrissaient de la peur des humains, qu'ils faisaient croître en gavant leurs esprits de leurs peurs les plus profondes pour aspirer l'énergie que les terreurs provoquées

engendraient. Les derniers humains faillirent et tombèrent, me poussant à lancer un dernier appel.

« Venez. Mangez. »

Presqu'instantanément, le sol fut couvert d'insectes charognards qui convergèrent vers les morts—et les presque morts. Une conspiration de corbeaux, qui n'avaient pas besoin de mon invitation, se joignirent aux célébrations, cherchant à avoir leur part avant que les insectes ne déblaient tout. Ils picossèrent les sacs de viande morts avec entrain, même qu'un d'eux s'amusa à planter son bec dans l'œil d'un humain pour ensuite le lancer dans les airs avant de le rattraper en vol, croassant avec joie. En moins d'une heure, ou du moins avant le prochain lever de soleil, les insectes et corbeaux avaient effacé de la surface de la terre la présence de ces meurtriers, et le campement n'était plus qu'une pile de cendre fumante. Mais les arbres étaient quand même morts aussi, et la joie que j'avais ressenti de regarder les humains mourir fût rapidement remplacé par un sentiment de chagrin sans fond. Tout était terminé et je me sentais plus vide que jamais.

Lorsque le soleil s'est pointé d'au-delà l'horizon, je m'assieds dos à la pile de cendres pour regarder vers le champ qui deviendrait bientôt mon nouveau chez soi. Avant les événements funestes, je regardais vers le champ et j'y voyais de la vie, de la couleur, j'entendais de la musique, des cris de joie. Maintenant je ne voyais qu'un champ vide, dénué d'activité, silencieux—sauf pour une légère vibration émise par les charognards qui se gavaient de la décomposition grandissante. Un nouveau groupe d'humains arrivèrent. Je suis resté coi, curieux de voir ce qu'ils allaient faire. J'avais l'espoir que leur réaction me redonnerait un sentiment de satisfaction. Ne vous méprenez pas; je n'avais pas de regrets, mais la douleur que j'ai ressenti à la perte de mes amis ne me quitta pas, et je voulais trouver au moins une bonne raison d'avoir fait ce que j'avais fait. Alors que les humains atteignirent la pile de cendres, je m'approchai. Il y en avait deux qui étaient grands, accompagnés par une version miniature d'eux-mêmes. Le petit ne regardait pas les cendres; il avait le regard tourné vers moi. C'était assez évident qu'il était aussi curieux de ma présence que je l'étais de la leur. Il n'arrêtait pas de

froncer les sourcils, comme s'il essayait de décider si j'étais vraiment là ou pas.

« Je me demande s'il va me comprendre. » Se demanda le petit humain, que j'entendis dans ma tête comme s'il avait parlé à voix haute.

Je risquai une réponse. « Oui, je te comprends, mais seulement dans le silence de l'esprit. » J'espérais que ma réplique ne le ferait pas paniquer.

Je fus agréablement surpris lorsqu'il s'éloigna des deux grands humains pour discrètement se diriger vers moi, son regard fixé sur moi à chaque instant. Une série d'émotions contradictoires m'assaillirent—est-ce que je venais de tuer une famille que j'aurais pu servir?

« Est-ce que c'est toi qui as fait cela? » Demanda-t-il avec ses pensées. « Et si oui, pourquoi? » Avant que je ne puisse répondre, il ajouta. « Et où sont les travailleurs? »

Son attitude en était une de curiosité, je ne ressentais aucune accusation derrière la question, ce qui activa les tourments de culpabilité qui dormaient au plus profond de mon être. Ce n'était pas dans mes habitudes d'être aussi violent. En temps normal, ça me plaisait de guider un oiseau pour qu'il fasse ses besoins sur la tête d'un humain, ou de faire tomber des noix sur la tête de victimes innocentes, mais je n'ai jamais eu de tentation de blesser, ni même tuer, avant aujourd'hui. Bien que j'avais confiance que mes actions avaient été nécessaires vu les circonstances.

Je lui envoyai une pensée. « Je ne sais rien des déplacements des travailleurs, mais je peux confirmer qu'ils ne seront pas de retour. » Dis-je, en essayant de rester de glace. La colère que j'avais ressenti plus tôt revint et chassa le sentiment de culpabilité qui avait monté en moi, ce qui m'encouragea à ajouter : « Ce que je sais est qu'ils sont responsables pour la destruction de mon bout de forêt. »

Le petit humain baissa la tête.

« Et ils ont été punis. » Dit-il, semblant comprendre ce qui s'était passé. Il commença à se tortiller, visiblement embarrassé par quelque chose, comme s'il voulait me dire quelque chose. Derrière lui, les grands humains s'affairaient à fouiller les décombres. « Je

comprends. Mais tu dois savoir que nous essayons de commencer une ferme. On a choisi cet endroit car le sol est très fertile sous les arbres. »

Mon cœur fondit. Ils ne faisaient que transformer la terre. Par ma faute, les arbres en décomposition seront possiblement laissés à pourrir là où ils sont tombés. J'avais fait ce que j'avais fait, cela ne servirait à rien que je reste campé dans le sentiment de culpabilité qui avait envahi mon cœur et mon esprit, je devais expier ma faute. « Je peux aider. C'est mon rôle en tant que Kobold d'aider n'importe quelle famille qui entre dans mon territoire. En retour, je ne demande qu'un simple bol de lait tous les jours. » Après un moment, j'ajoutai : « Ou n'importe quel produit laitier. » Maintenant que je m'étais avancé sur ce terrain, je devais pousser jusqu'au bout. « Si le lait est servi, j'aiderai à dégager le champ ou n'importe quelle tâche servile que tu auras pour moi dans le futur. Si tu acceptes, tu dois respecter ta promesse, autrement, je devrai quitter, non sans avoir causé du trouble. » Je sentais que mon argumentation manquait de force, alors j'ajoutai quelque chose de plus menaçant. « Et si vos actions causent du mal pour moi ou mes amis, vous connaîtrez le même sort que les humains coupeurs d'arbres. » Je tremblais de tout mon être, mais réussis à garder une façade calme.

Le petit humain souri, aucunement perturbé par mes menaces.

« Merci, je vais annoncer ton offre à mon père— »

« Non! Tu ne dois parler à personne de nos conversations. » Dis-je en le coupant.

« Clarence, viens ici tout de suite! » C'était un des deux grands humains qui hélait le plus petit, qui réagit immédiatement à l'appel et quitta en leur direction.

Durant les premiers jours avec les humains, qui se nommaient Fairchild, je passais le plus gros de mes journées à chercher des amis qui seraient possiblement encore coincés dans les ruines en décomposition. Je me concentrais sur un arbre à la fois, à la recherche de survivants avec l'assistance assidue de mon ami l'écureuil, qui était avec moi à chaque instant des recherches. Je demeurais au-devant de mon ami, cognant sur l'arbre pour avertir quiconque serait encore à l'intérieur que nous approchions, dans

l'espoir que ça les motiverait à nous faire signe ou essayer de se faire remarquer. Lui commençait à la base de chaque arbre, cherchant des ouvertures pour les ouvrir et voir s'il y avait quelqu'un de l'autre côté. Une fois l'écureuil et moi satisfaits que l'arbre était bien vide, je le soulevais du sol en utilisant les énergies vibratoires de la terre pour les transporter dans un coin du champ où ils étaient empilés en attente que la construction de la maison principale commence. Pour accomplir cette tâche, j'avais demandé à mon jeune humain de dire à son père d'éviter le champ pour quelques jours et de se concentrer à déblayer et nettoyer le camp brûlé, ce qu'il a fait avec aplomb et maturité, ne laissant à son père aucun autre choix que d'obtempérer. En plus, il demeura fidèle à sa parole, me préparant un bol de lait, ou parfois du beurre et des biscuits, tous les soirs, exactement là où la porte arrière de la maison serait un jour installée. Maintenant qu'un certain temps était passé, et que les jours avaient recommencer à se fondre les uns aux autres, je pouvais affirmer sans me tromper que je ne ressentais aucun regret ou remord de ce que j'avais fait aux travailleurs. S'ils m'avaient demandé poliment et expliqué leurs plans, j'aurais mis l'épaule à la roue et aidé le processus.

Le temps passa, et Clarence Fairchild, le garçon dont je me suis épris d'amitié, était devenu un jeune homme et était en voie de devenir le chef de la ferme. Ma vie était parfaite. Quinze années humaines étaient passées depuis notre première rencontre, et j'avais presque oublié de me chercher un passage pour retrouver mon chez-moi—j'étais maintenant assez confortable pour dire que je me sentais à la maison ici. La plus grande raison de cet état d'esprit, plus encore que le fait qu'il me donne du lait sur une base régulière, était la confiance que Clarence m'accordait. Bien que je fusse la seule personne de mon Univers qu'il voyait, il était investi et croyait à l'existence de mes compatriotes même s'il ne les voyait jamais. Il n'était pas de nature bavarde, mais ses actions parlaient pour elles même. J'étais nourri sur une base quotidienne, et il a gardé sa parole et est resté silencieux sur nos interactions, comme je lui ai demandé. Plus encore, son étiquette était irréprochable. Lors de nos rencontres, il n'oublie jamais de me saluer avec un geste amical et

Mike Longmeadow avec Antoine L'Envers

ne demande jamais une question sans permission. Et si vous me demandez plus de détails, il lave aussi mon bol entre chaque utilisation et me garde toujours une place dans le loft de la grange pour que j'y dorme, même en saison haute quand le foin remplit tout l'espace.

Une fois tout dit, qu'est-ce que je pouvais demander de plus... sauf peut-être recevoir un nom? Je sais que je ne suis qu'un simple Kobold, mais de me voir attribuer un nom serait l'aboutissement d'un rêve. Je porterais le nom qu'on me donnerait avec fierté pour qu'il devienne synonyme avec honneur. Je chérirais chaque fois qu'il serait prononcé. Certains jours, je me prends à espérer que Clarence me donne un nom, mais je n'ose jamais lui demander. Et même si je le faisais, on ne peut demander un nom, il doit être donné.

Un jour, je perdis Clarence aux mains de la reine des ombres, et tout a basculé. Son épouse déménagea avec leur enfant après que Clarence eut commis l'irréparable avec une promesse folle. Je me suis retrouvé seul et sans avenir. Un jour, je vais vous conter ce qui s'est passé cette journée-là, mais je ne me sens pas encore prêt à le faire, le trauma de ce moment de ma vie étant encore très présent. Ce fût réellement pénible, les repas n'étaient plus servis, et tout ce qu'il me restait était un petit monticule de miettes de restants au fond de mes poches et les vêtements sur mon dos. Je ne savais pas où exactement Clarence avait été emmené, mais je savais que je devais retrouver une ouverture mycéliale pour le faire. Je décidai donc de me rendre à la clôture de notre voisin, là où un sort m'obstruait la vue. J'ai déjà demandé à Clarence ce qu'il y avait de l'autre côté, et il m'avait répondu; il disait y voir un verger de fruits avec un étang, mais jamais je n'ai vu autre chose qu'un voile blanc et opaque.

Mon intuition était la bonne, car dès que j'ai rejoint la clôture, une mélodie emplait l'air autour de moi, celle produite par le réseau mycéliel. C'était une ritournelle excentrique qui faisait vibrer l'air et forçait les particules à se séparer pour les faire danser, ce qui

effaçait la division entre nos mondes. Je ressentis les vibrations et pus voir qu'elles émanaient d'un petit cercle de champignons au pied de la clôture. Ils vibraient de la même façon que les machins utilisés par les humains pour émettre de la musique—je crois qu'ils appellent cela des haut-parleurs—et les vibrations y sortaient par vagues. Le voile blanc demeurait entier, mais je pouvais voir de légères vagues de mouvement, comme celle d'un rideau qui flotte au vent, ce qui fit renaître avec force l'espoir de retourner à Faylandia.

Un écureuil se joignit à moi. Ce n'était pas mon partenaire habituel, mais je sentais quand même un attachement à celui-ci. Nos regards se croisèrent, et je vis qu'il me donnait déjà un regard intense, avec un seul œil. Après quelques secondes interminables, il me servi un hochement de tête et déguerpis à travers le voile blanc. Son passage provoqua une ondulation qui s'ouvrit sur le long du tissu blanc, et je pus entrevoir ce qui y était caché. C'est à ce moment que le volume de la musique augmenta jusqu'à me cerner de tous côtés, avec l'ouverture qui était ouverte par des papillons. Il n'y avait plus de doute, c'était bien le chemin vers mon ancien chez-moi, et je ne voulais pas rater ma chance et me dépêcha à avancer vers l'ouverture, me dépêchant à rejoindre l'étang du verger. Je pilai sur un monticule de champignons, relâchant un nuage de spores. Instantanément, je ressentis la connexion mycéliale dans toute sa splendeur. Durant ce bref instant, mon corps fut étiré au-delà de sa capacité à rester unifié, et les particules qui le composent firent le tour du monde en quelques secondes avant de se rabattre violemment vers moi. Le tout avait été si rapide que je ne pus que me demander si c'était vraiment arrivé.

Toujours sous l'impression que j'étais du côté humain, je me retrouvai au milieu d'un bout de terre complètement asséché. Mais quelque chose clochait. Je regardai mes mains, mes pieds, et me touchai le visage. Toutes les particules qui forment mon corps et mon esprit étaient de retour à leur position originale. Je pénétrai dans mes souvenirs, fouillant le plus loin possible, et jamais je n'avais vu de parcelle de terre séchée ou morte quand j'y habitait. Lorsque j'ai quitté cet endroit, l'énergie du réseau mycéliel était

partout, s'infiltrant jusque dans les espaces les plus restreints, en dansant sur le chaos quantique qui gérait cet endroit. Une danse qui était primordial pour garder l'équilibre entre notre monde chaotique et la réalité rigide du monde physique que nous appelons aussi le domaine des humains.

Une chose que j'appréciais par-dessus tout ici était le fait que ç'avait toujours été un endroit où une seule note de musique pouvait devenir un concert complet. Un endroit où un noyau d'un seul fruit pouvait produire assez de nourriture pour des milliers de personnes. Un monde où il y avait toujours quelque chose qui se passait, où que nous soyons. Sauf qu'à ce moment, je me trouvais sur une talle de terre séchée, qui semblait prête à relâcher des tas de poussière au moindre mouvement d'air. Le silence était entier, ce qui était très inhabituel. Un Elfe, émacié et ravagé par la mal nutrition, apparût de derrière un arbre. Ses vêtements étaient en lambeaux, tenant sur ses épaules par pur espoir. Ses yeux étaient enfoncés profondément dans son crâne, et une de ses oreilles avait été arrachée—ou coupée—par morceaux. Il me regardait, avec mon corps pleinement nourri, et rit.

« T'as l'air en forme, tu vas être celui qui parle à la reine. » Dit-il dans un caquètement à peine perceptible.

Tout de suite après, un contingent de résidents désespérés apparut, sortant de derrière les arbres et de sous les buissons, chacun l'image même du désabusement et de la désolation. L'un d'eux s'approcha de moi un peu trop à mon goût, me poussant à prendre un pas de recul. Je ne pourrais même pas vous dire quel type de Fey il était tellement il était invisible sous son nuage de poussière, le corps couvert de terre séchée. Pourtant, il parla avec beaucoup d'aplomb. « Suis la mappe et dis à la reine tout ce qui se passe ici. Faut qu'elle sache. » Il déposa un morceau de papier à mes pieds. À l'unisson, tous disparurent en quelques secondes.

Le silence qui s'en suivi me fit frissonner de tout mon corps, mais je réussis quand même à ramasser le morceau de papier pour voir s'il y avait au moins une réponse pour mes nombreuses questions. Je ne sais pas ce qu'était une mappe, et tout ce qu'il y avait d'écrit était un court message, griffonné à en être presque illisible. Je réussis à

déchiffrer les mots suivants : Persiste, le chemin s'ouvrira à toi. La poussière soulevée par le passage de mes compatriotes malheureux flottait encore, et je n'avais aucune idée du chemin à prendre. Ou même si je voulais donner suite à leur demande et faire face à la reine. Leur attitude me laissait croire que ce serait la reine Milucra, et cela ne me plaisait pas du tout. Mais je réalisai soudain que ce pourrait être une occasion de lui demander des nouvelles de Clarence et je retrouvai instantanément mon courage. Je chiffonnai la note qui n'était pas une carte et la jeta. Je parcouru mes environs du regard, dans l'espoir que quelque chose me ferait signe, qu'une indication de la direction à prendre se dévoilerait à moi. Rien ne me parlait, alors j'ai décidé de suivre mon instinct en choisissant la seule direction qui ne me donnait pas envie de vomir. Je commençai à marcher, avec l'intention de récolter plus d'information avant de faire face à la reine. Une chose m'était très clair, l'environnement autour de moi disait que quelque chose devait être fait, et bientôt. Mes pensées revinrent vers le comité de réception qui m'accueillit. Pour eux, je devais ressembler à un athlète Olympique, avec tous mes membres intacts et ma corpulence bien nourrie. Je devais trouver un moyen de les aider.

Il se passa à peine quelques instants, et c'est là que c'est apparu. Un faible rayon de lumière qui brillait entre deux rochers. Du point de vue humain, cet endroit était sans doute au plus une cachette pour une famille d'araignées, mais de mon point de vue de cet univers quantique, c'était clairement autre chose. Je m'y approchai doucement, ma curiosité l'emportant facilement sur les cris de peur qui fusaient de toutes parts dans mon esprit. Je me suis penché vers la lumière en fronçant les sourcils pour essayer de voir d'où elle pouvait venir. Le dessus de ma tête entra en contact avec le rayon, et avant que je ne puisse me faire une idée sur son origine, je fus instantanément transporté à l'intérieur d'une caverne. Je regardai aussitôt derrière moi, mais je n'y voyais aucune ouverture assez grande pour laisser passer la lumière. Il n'y avait qu'une direction qui s'offrait à moi, un tunnel qui disparaissait dans l'obscurité. Ma curiosité se mua en frustration, mais je décidai de pousser plus loin et de m'avancer dans la noirceur dans l'espoir de découvrir où j'étais

atterri, et plus que ça, trouver comment sortir d'ici. Je n'acceptais pas l'idée que je puisse disparaître sans laisser de trace et sans avoir reçu un nom. Sauf que pendant que je m'avançais plus profondément dans le tunnel, je commençais à douter que je trouverais un passage.

Persiste, le chemin s'ouvrira à toi. Le message écrit sur la note qui n'était pas une carte résonna dans ma tête.

Je ne comprenais pas pourquoi le tunnel devenait de plus en plus sombre, si c'était bien le bon chemin? La seule chose qui m'empêchait de devenir complètement cinglé était l'écho de mes pas, qui résonnaient au loin. Cela me disait que cet endroit était vaste et méritait d'être exploré. Je n'arrêtais pas de penser au fait que si j'étais bien dans le repaire de la reine, je devrais rencontrer des serviteurs, ou être contraint de répondre à une question de sécurité. J'espérais que de réciter le message griffonné sur la note qui m'avait été donnée serait suffisant pour qu'on m'autorise à voir la reine Milucra. Mais il n'y avait que le silence et ce tunnel sombre qui rétrécissait sans cesse. De nature généralement optimiste, je sentais le découragement m'envahir.

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi pour essayer de mesurer mon progrès, mais l'ouverture par où j'étais passé n'était plus, noyée dans la noirceur environnante. J'ai eu l'idée de revenir sur mes pas, mais dès que cette pensée entra dans ma tête, j'entendis un éboulement de roches et de cailloux qui venait d'où j'étais quelques instants auparavant—j'étais enfermé ici pour de bon. Je demeurai immobile, me demandant comment j'avais pu me mettre dans une situation semblable. La noirceur du tunnel était maintenant complète, au point de m'envelopper comme un linceul. J'avais beau essayer, je ne pouvais même pas voir mes pieds tellement la noirceur était complète. Ça y est, c'est la fin. Une vie inutile qui prend fin dans un corridor sombre sous une montagne. Mon esprit fût inondé d'idées promettant ma fin imminente. Et en plus, la reine ne sera pas mise au courant. Me dis-je. Une vague de panique s'éleva en moi, menaçant de me submerger. Je réussis à éviter la vague en me concentrant sur les souvenirs de ma vie sur la ferme—ma vie avec Clarence—et j'essayai de comprendre ce que je

devais faire maintenant, n'étant pas certain du chemin à prendre dans cette noirceur absolue.

J'étais presque certain que mes pieds étaient restés pointés dans la même direction depuis que je m'étais arrêté, alors je décidai de les suivre. Je pris mes premiers pas avec une puissante vague de panique qui cognait aux portes de mon esprit—hurlant des obscénités, proférant des menaces que je resterais pris dans ce tunnel pour l'éternité, voué à mourir épuisé ou affamé, ou les deux en même temps. Pendant un moment, j'étais tétanisé. Je n'arrivais pas à bouger du tout et commençai à me demander si demeurer sur place ne serait pas la meilleure option pour mourir avec un tant soit peu de dignité. Après un effort considérable, je réussis à repousser ma peur assez loin pour me permettre d'avancer d'un pas, en gardant toute ma concentration sur cette action dans l'espoir que je pourrais empêcher la terreur de me rattraper.

Une lueur surgit soudain, violente de brillance dans cette noirceur intégrale. Puis elle n'était plus là. L'avais-je réellement vu ou n'était-ce que mon esprit qui me joue des tours? Pendant un instant, je crus voir ma réalité pour le reste de ma vie—courir après des lueurs improbables créées par mon imagination. Ignorant mes doutes, je pris un autre pas vers l'avant, et la lueur brilla de nouveau. Cette fois elle demeura allumée assez longtemps pour me permettre de la localiser. Je courus immédiatement vers l'emplacement, trébuchant sur les variations dans le sol en m'y rendant, mais demeurant debout. J'atteins l'endroit où j'ai cru voir sa brillance, et elle était là, coincée entre deux roches. C'était magnifique. Dès l'instant où j'ai mis les yeux dessus, la lueur se mua en source de lumière soutenue qui émanait de la plus petite des ouvertures. La lumière inonda la noirceur de la caverne, et je regardai autour de moi, essayant de comprendre où j'étais rendu. Mais en me retournant, j'ai accidentellement placé mon pied sur le rayon de lumière. Pendant un bref instant, je me retrouvai encore dans la noirceur totale, me croyant laissé pour compte et condamné à errer pour l'éternité dans une caverne inconnue. Alors que je sombrais dans le désespoir, le temps de cligner des yeux, je fus téléporté dans un grand hall. Je ne voyais pas grand-chose dans la pièce, mais ce que je voyais me

disais que c'était une pièce royale. J'étais rassuré de ne plus être coincé dans ce tunnel infernal, mais cela me laissa faible et exténué. Mes jambes me semblaient prêts à céder si je ne me trouvais pas une place pour m'asseoir dès maintenant. Cette journée avait été, de loin, la plus exténuante de toute ma vie, et je craignais que cela ne faisait que commencer.

Je trouvai un siège et m'assis pour un moment, en prenant le temps de regarder autour de moi. Je conclus que j'étais réellement dans une salle royale, que j'avais trouvé le repaire de la reine. Je me maudis de n'avoir pensé à demander des vêtements aux Fey que j'ai rencontré plus tôt, quelque chose de plus approprié pour une rencontre avec une reine. Les miens étaient vieux et usés, ce pourrait être suffisant pour qu'elle me répudie sans me donner d'audience. Mais je chassai rapidement cette pensée—leurs vêtements étaient dans un pire état que les miens, je ne crois pas qu'ils auraient pu m'aider.

Je tentai de voir la direction à prendre dans cet endroit. Mais c'était impossible—des ombres s'étendaient, mû par une source de lumière qui m'était inconnu, pour tout assombrir, ce qui exacerba un sentiment d'inconfort qui dormait dans les tréfonds de mon esprit. Mes yeux et mes oreilles étaient aux aguets, à la recherche d'une indication que ma présence avait été remarquée. Il y avait deux questions qui dansaient dans ma tête—devrais-je m'avancer plus loin à l'intérieur? Devrais-je m'en aller? —elles s'alternaient entre oui et non, ne me donnant aucun temps pour réagir avant de recommencer. Et même si j'en choisissait une, essayant d'arrêter la valse de oui et de non, aucune ne me donnait confiance, même pour un instant. La seule chose qui interrompit le tourbillon des deux questions fut une brise de vent qui s'éleva occasionnellement dans la pièce, et aussi le son d'une goutte d'eau—unique—qui résonnait sur tous les murs, donnant l'impression qu'il y en avait plusieurs. Mais les questions demeuraient ancrées dans mon esprit, et elles revenaient sans cesse à la charge, alternant sans cesse entre oui et non. Je savais que je devais me sortir de cette boucle infernale. Puisant au plus profond de mon être, je rassemblai tout ce qu'il me restait de courage et me levai. Au même moment, un chandelier

géant s'illumina au centre d'une grande pièce remplie de tapisseries luxuriantes et des meubles ostentatoires, qui occupaient exactement l'espace qu'ils devaient, comme s'ils étaient moulés dans les murs de la pièce. Je demurai où j'étais, n'osant pas avancer plus.

Une grande table rectangulaire était sise sous le chandelier. Elle était grande, gigantesque même, avec de grosses pattes qui semblaient sculptées directement d'un tronc d'arbre. Malgré tout, elle n'occupait qu'une petite place dans l'immensité de la pièce. Je regardai autour de moi, paralysé par l'incertitude. Je savais que j'étais au bon endroit, à part les tapisseries ornées de couronnes brisées, il y avait des cadres qui dépeignaient l'histoire du Peuple des Ombres sur tous les murs. J'étais dans la cour de la reine Milucra, doyenne des Ombres. Maintenant rassuré que j'étais au bon endroit, je me permis de relaxer et j'essayai de contempler mes environs avec un regard neuf.

Je choisi de longer les murs et commençai à m'avancer vers la table—les tapisseries étaient si invitantes, leur douceur m'appelant à les toucher. Je voulais sentir leur douceur sur ma peau et m'avançai avec les mains en avant, tâtant chaque morceau de tissu que je croisais. Je fus déçu; les tissus étaient doux et luxuriants, mais ne créaient pas la sensation que j'avais anticipé en les touchant. C'était plaisant, mais pas au point de prendre plus de mon temps. Certains étaient trop fermes, mêmes un peu rêche au touché.

Puis, je suis arrivé sur un tissu rouge et je m'arrêtai. Il était doux et opulent, la sensation que je ressentis sur le bout de mes doigts n'avait pas d'égal dans ma vie, j'avais de la difficulté à comprendre ce que je touchais. Je ressentis un besoin de confirmer la sensation initiale et je continuai de le caresser le bras tendu, maintenant avec toute ma main. Une vague de joie me traversa, voyageant de ma main à tout mon corps en un instant—délivrant mon esprit de tous ses doutes—et je me projetai sans retenue sur la tapisserie de velours. Je me blottis dessus, essayant de couvrir tout mon corps de sa douceur pour apprécier pleinement le moment. Si je devais

mourir aujourd'hui, ce serait dans ce nouveau vêtement. Je ne voulais rien d'autre; la reine allait attendre, j'avais besoin de cette tapisserie de velours.

Je regardai nerveusement autour de moi, confirmant que j'étais seul, puis je tirai sur la tapisserie dans l'espoir de la faire tomber. Je n'avais jamais eu une occasion aussi parfaite pour remplacer mes vêtements usés, et je ne pouvais savoir si une autre occasion semblable reviendrait. Je tirai encore mais la tapisserie ne bougeait pas. Je jetai un coup d'œil derrière moi, j'étais toujours seul. Cette fois, j'agrippai la tapisserie et tirai avec force. Elle me tomba dessus lourdement.

Le poids m'a surpris et je m'écroulai au sol. La tapisserie me couvrait complètement. Je sentais le velours partout à la fois; une douceur si parfaite que les larmes me montèrent aux yeux. J'avais l'intention de sortir ma tête pour me relever, mais je ne pouvais m'empêcher de me frotter sur le velours pour sentir la joie que cela provoquait en moi. Après un âpre combat avec moi-même, je réussis à me contenir suffisamment pour me sortir la tête de la pile froissée sur le sol. Je sentais que mes cheveux étaient particulièrement éméchés, mais je m'en foutais et ne pouvais m'empêcher de sourire.

« T'as-tu fini de niaiser? » La voix angélique de la reine résonna comme le tonnerre.

Le son de sa voix déchira mon âme, et soudainement, je me sentais honteux—elle me prit à voler, et je n'aurais pas de nom à lui donner si elle le demandait. Je tournai lentement la tête en direction de sa voix. C'était la reine Milucra. Elle était assise au bout de la table géante, ses mains croisés devant elle, semblant m'attendre. Elle était calme et souriait, mais son regard était si pénétrant que je fus pris de frissons sur tout mon corps. Sa seule présence était suffisante pour rendre tout autour d'elle petit et insignifiant. Son calme et sa posture royale étaient captivants. Elle portait une couronne décorée d'un médaillon en forme de fleur ornée d'un rubis ou un caillou brillant en son centre. Ses cheveux étaient noués de façon à cacher la majorité de la couronne, donnant l'impression que le rubis flottait. En m'approchant, je pus voir que bien qu'elle

sourît, ses yeux portaient une profonde colère. Ses sourcils étaient froncés et son regard puissant, faisant palpiter mon cœur avec un mélange de peur et d'émerveillement.

« Viens, assis toi. » La reine fit un geste vers la chaise en face d'elle avec la main, auquel je répondis en courant vers ma place sans hésiter.

J'essayais de ralentir ma cadence pour me donner une allure plus digne, mais je ne pouvais que regarder mes pieds, qui agissaient sans mon consentement et n'écoutaient pas mes appels à ralentir. Bien que je me dirigeais vers mon siège presque en courant, ce moment semblait le plus long de toute mon aventure jusqu'ici. J'avancais rapidement, mais la table restait obstinément loin de moi. Je suis finalement arrivée à ma place, écrasé par un sentiment que j'étais en train de vivre mes derniers moments. Pendant mon approche, je caressai le velours de mon nouveau vêtement, qui m'enveloppait tel une cape, pour m'aider à rester calme. Ça ne fonctionnait pas. Je sentais les larmes monter à mes yeux et l'anxiété m'enveloppait de son manteau lourd. La reine m'a pris sur le fait à voler. Elle ne voudra rien entendre et je serai puni, pensai-je au moment où je m'installai à la table. Je m'assieds maladroitement, laissant tomber ma tapisserie acquise illégalement, face à la reine.

Reine Milucra se pencha vers l'avant. Son visage était une combinaison parfaite de beauté pure et de douleur sans fond. De voir sa vraie physionomie rendait la plupart des humains—et certains résidents locaux—complètement fous. Son sourire confondait le confort et la joie avec la rage et le chagrin de façon complète et irréversible. Le cerveau humain n'avait pas les outils pour faire face à autant de beauté et de malheur au même endroit et généralement, s'effondrait à la vue de Milucra. Ceci était aussi vrai des certains de mes compatriotes, mais pour un Kobold comme moi, son regard était intimidant mais pas dangereux. Mais il était intimidant. Vraiment intimidant.

« Faque tu vas m'expliquer pourquoi tu rentres dans mon repaire sans permission ni invitation? » Le poids de son regard me fit

m'enfoncer dans mon siège. « On va commencer par le début, c'est quoi ton nom? »

Elle demande à me connaître! Fut la première pensée qui apparut à mon esprit. Un sentiment d'espoir ouvrit le combat avec la peur qui m'a dominé depuis mon arrivée ici. Mais que pouvais-je lui dire? Je n'avais aucun nom à partager.

« Personne ne m'a affligé d'un tel sort, ma reine. Je suis un Kobold sans nom et sans famille. » J'ai pensé lui parler de Clarence et des Fairchild, de lui dire que j'étais l'un d'eux, mais je me retins, croyant qu'elle n'accepterait jamais un nom d'origine humaine.

Le regard de la reine me pénétra jusqu'au fond de mon âme. Je ne savais pas si elle se préparait à m'anéantir ou si elle voulait partager un lourd secret avec moi. Sa façon d'être simultanément menaçante et bienveillante était profondément troublante. Ça m'était clair qu'elle pensait à ce qu'elle allait faire avec moi, et je me sentais bien. Maintenant que j'avais passé quelques instants en sa présence, un sentiment d'aisance grandit en moi malgré le fait qu'elle maintenait son regard sur moi, sans cligner un seule fois. Je me perdis dans ses yeux, tellement noirs qu'ils reflétaient une lumière bleue, mais j'étais assez alerte pour me rappeler de ne pas parler sans permission, alors j'attendis qu'elle me demande de continuer. Je gardais ma concentration en caressant doucement la tapisserie de velours. Cette fois, sa douceur luxuriante agissait comme un baume qui allégeait le poids de ma peur, qui s'envolait un peu à chaque caresse. Le simple fait d'avoir trouvé des nouveaux vêtements faisait de cette journée—non, les derniers mois—même toute ma vie—un franc succès. Quoi qu'il arrive à partir de ce moment, j'avais trouvé le bonheur. Si je dois mourir aujourd'hui, ce sera avec de nouveaux vêtements sur mon dos. Cette pensée me remplit de bonheur et je me sentais plus heureux que jamais dans ma vie.

« Parle. » Ordonna la reine. « À moins que tu sois assez épais pour venir ici sans raison. »

Mon cerveau était vide. La reine me regardait, dans l'attente d'une réponse, mais je ne pouvais aligner deux pensées cohérentes de

suite, encore moins me rappeler pourquoi j'étais ici. Avant que je n'aie le temps de sombrer dans le désespoir, la voix de Clarence résonna en moi. « Arrête. Reviens sur tes pas. Où étais-tu juste avant? » Cette méthode m'aidait à m'éclairer l'esprit, et ça fonctionnait à chaque fois. La reine se pencha la tête sur le côté en fronçant les sourcils, ce qui me disait que je devais répondre dans les prochaines secondes. J'ouvris la bouche, avec peu d'espoir que je serais cohérent.

« Ma reine, je viens avec des mauvaises nouvelles. La sécheresse mycéliale s'étend. Je viens de revenir du monde humain et jamais je n'avais vu autant de désespoir. Nous sollicitons vos instructions. » Je fus soulagé d'avoir été clair et me congratulai mentalement. Elle cligna des yeux. Une seule fois. Puis elle se leva et cligna de nouveau, une seule fois. Ses clignotements étaient si intentionnels que je sentis la peur remonter avec force. Pendant le court instant où ses yeux étaient fermés, je pus voir la vraie nature de la reine Milucra. Sous le sort qu'elle projetait pour se montrer en public gisait une vieille femme, son regard terrassé par la colère et le mal. Son visage était contorsionné par la douleur et l'angoisse, avec de profondes rides émanant de ses yeux et sa bouche qui tiraient son visage vers le bas, lui donnant une allure faible et épuisée. Bien que je n'aie eu qu'une fraction de seconde pour voir sa vraie nature, l'image s'imprima dans mon esprit et ne lâcha pas prise. Je pouvais voir sa douleur, elle était palpable, accablante. Si elle est fatiguée et battue, quelle chance avons-nous? Pensai-je.

« J'avais peur que tout ça arrive, » dit-elle d'une voix si mélodieuse que personne n'aurait pu deviner ses vrais sentiments. Elle prit quelques pas autour de sa chaise, puis s'effondra dans son siège. Il y un moment à peine, elle était majestueuse, intimidante. Maintenant, je la voyais défaite, fatiguée. Ses yeux étaient devenus flous, et la force qu'elle dégageait plus tôt était disparue. Je ne savais pas quoi faire. Que dit-on à quelqu'un que l'on croit posséder toutes les réponses? Je continuai de caresser mon nouveau vêtement, en faisant attention de garder mon regard pointé vers le sol. Soudainement, elle frappa la table de son poing, me faisant

sursauter violemment. Sa main saignait, mais dans le même souffle, elle était de nouveau intimidante. Je décidai d'accepter que ma fin était proche.

« S'il vous plaît, ma reine, pourrai-je demander une fin rapide? »

Dis-je, me baissant la tête en prévision du coup fatal.

La reine Milucra se leva et fit le tour de la table. Je me raidis, m'attendant à ce qu'elle m'arrache la tapisserie de velours avant de m'anéantir. À ma surprise, elle mit son index sur mon front et poussa pour me forcer à lever la tête.

Elle demeura debout, gardant son regard sur moi. « T'as été honnête. J'ai deux récompenses pour toi. »

Trop excité, j'oubliai le protocole. « Et quelles sont ces récompenses, ma reine? » Aussitôt les mots sortis de ma bouche, je savais que j'avais parlé sans permission et me raidis, prêt à subir les représailles.

La reine ignore mon faux-pas et continua. « Un nom pi une tâche. »

Je fondis sur place. « Un nom? Alors là... » J'étais étourdi, la chambre se mit à tourbillonner autour de moi et je dus ravalier quelques salves de vomissements qui s'aventuraient au bord ma gorge.

J'étais stupéfait. Depuis plus de cent ans j'ai navigué les mondes sans nom. J'étais sur le point d'être nommé par la grande Milucra, reine du Peuple des Ombres. Je me levai debout et prit une grande respiration avant de m'envelopper avec ma tapisserie en la lançant par-dessus une épaule, dans l'espoir que cela me donne un air de dignité. Je me retins d'agir avec trop d'excitation, ce qui me donna l'impression que tout arrivait au ralenti. Cela m'a semblé prendre une éternité de seulement descendre de la chaise. Mon esprit criait de me dépêcher, mais je me retenais, de peur de me prendre les pieds dans ma tapisserie et tomber sur elle si j'allais trop vite. Lorsque mes pieds ont finalement touché le sol devant la reine, j'avais la tête qui tournait et mon cœur battait trop vite. Je m'agenouillai pour recevoir ma récompense. Elle voulait me donner un nom; elle serait ma Reine.

« Je soumets ma volonté à vos désirs, ma Reine. J'attends vos

ordres. »

Milucra me regarda pendant un moment qui sembla s'éterniser, puis elle sourit. Elle m'attrapa par le menton pour guider mon regard vers le sien.

« Mon grand-père, le grand Roi, a maintenu son règne avec honneur et sincérité. Je pense que tu es sincère, et malgré le fait que je ne sais pas si tu es honorable, tu vas maintenant répondre au nom de Lugh. Tu seras mon serviteur. Ce sont tes deux récompenses. » Je n'en croyais pas mes oreilles. Je n'osais émettre un son de peur que tout ceci soit une blague cruelle. Pourtant une question me vint à l'esprit.

« Si je puis oser vous poser une question, comment devrais-je prononcer mon nom? Est-ce Luff? »

Milucra me jeta un regard exaspéré qui me fit presque éclater de rire. « C'est pareil que Luke, mais avec un G à la place du K. C'est assez le niaisage, là tu vas aller voir la reine des Justes, Céleste la brillante, pi lui donner un message. Je veux qu'on se rencontre. Tu pourras lui donner ça pour prouver que tu parles en mon nom » Dit-elle, plaçant un médaillon sur la table avant de se lever et quitter la pièce. Elle disparut derrière deux rideaux qui semblaient s'ouvrir sur un long corridor sombre sans dire un autre mot.

J'étais sidéré. En quelques instants, j'étais passé d'un Kobold sans nom à Lugh, serviteur de Milucra, reine du Peuple des Ombres. Elle m'avait confié la tâche de contacter la reine du Peuple des Justes, Céleste. Je n'arrivais pas à croire ce qui m'arrivait, mais en même temps, je savais que je devais m'y mettre; j'avais une tâche à faire. Pendant un instant, je ne savais pas par où me diriger pour sortir de cet endroit. Une pointe d'angoisse se présenta aux portes de mon esprit pendant que je balayais la pièce du regard à la recherche d'une ouverture qui mènerait à la sortie. Complètement au fond de la pièce, partiellement caché par de gros meubles, deux rideaux noirs et blanc dansaient sous l'impulsion d'une légère brise. Je conclus que c'était la direction à prendre. Avant de partir, je pris soin de soigneusement m'envelopper avec ma tapisserie de velours et je quittai pour trouver la reine Céleste.

ÉPILOGUE

Il en a tellement plus à raconter. Comment Clarence a été enlevé, ma première rencontre avec la reine Céleste, comment je fus interdit de participer au Rade. Disons-nous au-revoir pour l'instant et promettons de se revoir ici bientôt.

À propos de l'auteur

Mike Longmeadow est un auteur fasciné par les réalités invisibles qui sont présentes dans nos vies. Curieux de nature, il dévore les livres pour apprendre et découvrir des nouvelles choses qui font évoluer sa perception de ce qui nous entoure.

Ceci l'a emmené à découvrir et apprendre beaucoup de choses sur une grande variété de cultures et croyances, pour ensuite les introduire dans le monde d'aujourd'hui, le ici et maintenant.

Entre-temps, restons connectés:

Facebook: <https://www.facebook.com/MikeLongmeadow>

Instagram: https://www.instagram.com/mike_longmeadow/

Website: <http://michellongpre.com/>